



Chroniques droits humains

SÉRIE : DEVOIR DE MÉMOIRE

AOÛT 2021



Sommaire

1. LES RESCAPÉS DE LA GUERRE

Ce récit raconte la vie d'une famille, dont la parcelle familiale s'était transformée en champs de bataille. Sans préavis et au début de la guerre, les militaires avaient décidé d'installer une arme lourde dans l'enclos familial. Ce récit expose les drames vécus par les rescapés de la guerre tout au long des affrontements.

2. UNE ADOLESCENCE MARQUÉE PAR DES DOULOUREUX SOUVENIRS DE GUERRE

Le récit parle d'un épisode vécu par un élève en troisième année d'études secondaires. Au cours de cette période, des rebelles conduits par le colonel Jules MUTEBUTSI ont pris d'assaut la ville de Bukavu abandonnée à son triste sort par le Général MBUZA MABE. Les rebelles s'étaient livrés à toutes sortes d'exactions sur les populations entre autres des meurtres, des raquettes, des viols, des intimidations, ayant pour effet de plonger toute la ville dans un état de psychose générale. Le jeune adolescent raconte ces récits qui ont marqué considérablement sa perception de la vie en me faisant côtoyer la mort.

3. LA VILLE DE BUKAVU ENTRE LES MAINS DES REBELLES, DU TRAUMATISME SUBI AU RETOUR DE LA PAIX

Ce récit raconte le témoignage de l'occupation de la ville de Bukavu par les forces rebelles en mai 2004. C'est un témoignage d'un jeune ayant vécu la situation et subi le traumatisme qui s'en est suivi jusqu'au retrait de ces forces et le retour de la paix. Son seul péché était d'avoir un lien de parenté avec le commandant de la ville de Bukavu qui était en fuite à l'époque.

4. SUR LE CHEMIN DU NON-RETOUR

Cette histoire expose la vie d'un homme qui, à la suite d'une mission à Uvira, quitta le domicile familial sans jamais y retourner. Tout au long de sa captivité, plusieurs de ses collègues furent décapités. Ils empruntèrent le chemin de non-retour.

Les rescapés de la guerre

PAR ROSALIE NSHANGALUME

C'était au début du mois de juin de l'année 1996, nous avions déjà fini les examens et nous étions à la maison en attendant la proclamation des résultats de l'année scolaire. Pendant ce temps, je vis les militaires transportant une arme lourde en provenance du Camp militaire SAIO. Au nombre de dix, ils entrèrent dans notre parcelle située au Quartier latin à Muhungu derrière

l'église NAZARETH. Sans nous demander, ils avaient creusé un trou d'à peu près six mètres de circonférence et ils y installèrent une arme lourde dirigée vers le Rwanda. La nuit vint, ils dormirent à la belle étoile. Le lendemain, notre Père leur offrit notre hospitalité en leur donnant un petit salon et deux chambres à coucher. Nous avons vécu avec eux pendant trois mois avant que la guerre n'éclatât.

Pendant la guerre, les balles crépitaient toute la nuit à partir de 18 h 30. Les militaires positionnés chez nous tiraient des balles et lançaient des bombes vers le Rwanda. C'était devenu une habitude si bien que notre mère nous demandait d'aller vivre dans la commune de Kadutu. Ces militaires utilisaient aussi les réfugiés hutus vivant au Camp à proximité de chez nous et qui savait tirer les fusils et manier les armes lourdes. Lors des tirs

de canon, notre maison tremblait et se remplissait des fumées et des poussières. Nous dormions sous les lits par crainte d'être blessés par les balles ou par d'autres objets suspendus sur les murs. Pour éviter l'avortement de notre mère et l'écroulement de la maison, par pure générosité disaient-ils, ils lançaient les bombes à 35 km plutôt qu'à 50 km.

Au mois d'octobre, l'un des militaires en position annonça à nos parents que la ville d'Uvira venait de tomber entre les mains des rebelles. Ceux-ci progressaient lentement et sûrement vers la ville de Bukavu. Ils demandèrent à nos parents de quitter la ville, car la guerre était perdue à l'avance à cause du manque des munitions. Face à ces révélations, ma mère avec nos trois petites sœurs cadettes s'en alla vers la commune voisine de Kadutu au domicile de notre Oncle. Deux jours après avoir appris la nouvelle, la ville tomba entre les mains des rebelles. Les militaires en position dans notre parcelle s'enfuirent en laissant armes lourdes et munitions.

Deux jours après avoir appris cette nouvelle, la ville tomba entre les mains des rebelles. Tous les militaires qui étaient à la position chez nous prirent fuite lorsque

les munitions s'écoulèrent. Pour éviter les représailles des rebelles à cause de la position que les militaires loyalistes avaient installée chez nous, nous avons pris la résolution de nous installer chez les voisins à proximité du domicile familial. Avant leur départ, les militaires loyalistes avaient donné des tenues neuves, des armes et munitions aux habitants du quartier, y compris aux réfugiés hutus en âge de combattre l'ennemi. Le dernier mardi du mois d'octobre vers 14 heures, à partir de la maison des voisins, nous entendîmes des pas à l'extérieur provenant du camp Saio. Il s'agissait des troupes rebelles habillées en tenue militaire avec leur taille imposante et dont la plupart étaient tressés en mèche.

Tout était calme autour au point qu'on écoutait que les battements de nos cœurs. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. De la fenêtre où nous les observions, ils pénétrèrent notre maison et récupèrent toutes les armes et munitions abandonnées par les forces loyalistes. Peu après, ils se dirigèrent vers le camp de réfugiés se trouvant dans notre quartier et tout en massacrant toutes les personnes qu'ils trouvaient sur leur passage.

Tous les réfugiés encore sur place s'étaient cachés dans l'église

Nazareth. Les rebelles ouvrirent la porte d'entrée de l'Église et nous entendîmes une pluie des balles et les réfugiés périrent. Le lendemain, le mercredi, la guerre continua même s'il n'y avait plus de résistance de la part des militaires loyalistes. Deux jours après, le calme revint et chacun prit son chemin. Mon Père et moi avons décidé de rejoindre le reste famille se trouvant à Kadutu. Dans la rue, les cadavres jonchaient par terre comme dans les films d'action. À Kadutu, nous étions restés presque une année abandonnant ainsi notre maison.

En 2004, nous avons revu un des militaires loyalistes qui avaient érigé leur position dans la parcelle familiale. Il nous raconta son parcours après la chute de la ville de Bukavu. Après la fuite de ces camarades, il était resté en bon soldat en train de garder les munitions. Après avoir aperçu les rebelles longeant le camp Saio, il prit la décision de s'en aller en prenant la route vers Kisangani. Après des mois de marche à pied, il se retrouva à Mbandaka au nord de la RDC. Après avoir été réintégré dans la nouvelle armée, il fut affecté à Bukavu. Une fois sur place, il revint au domicile familial pour se rassurer que nous avions survécu à cette terrible tragédie.

Une adolescence marquée par des douloureux souvenirs de guerre

PAR KALINDA M. FAUSTIN-LORENZO

C'était un mercredi soir, alors que je faisais ma lecture habituelle des leçons apprises à l'école au cours de la journée, nous entendîmes des coups de mortier tirés à partir de l'on ne sait où et une panique générale s'installait poussant les gens à courir dans tous les sens sans assurance d'aller dans la bonne direction. Malgré cette panique générale, les aînés plus avisés avaient déjà reçu des bribes d'informations au cours de la journée selon lesquelles la situation sécuritaire était préoccupante et qu'il n'était pas sage de trainer à l'extérieur le soir. C'est ainsi que, malgré notre volonté d'apprendre, étant à l'approche de nos examens de deuxième semestre, nous fûmes sommés par nos aînés de libérer la salle d'étude et de regagner immédiatement la maison.

Il était environ 20 h, alors que nous quittions la salle d'étude, les

coups de mortier se furent de plus en plus soutenus et des coups de balles tirées à la mitrailleuse se furent plus pressants. Dans cette cacophonie, je parvins à rejoindre la maison familiale qui se trouvait à environ 150 m de la salle d'étude. Alors que le doute s'installait et que personne ne pouvait expliquer avec précision ce qui était en train de se passer, mon innocence et ma témérité me poussèrent à faire une virée de trop pour aller prendre, et cela pour la dernière fois de ma vie, un bain public. Nous avions coutume de le prendre quotidiennement depuis notre tendre enfance aux fontaines de Kaduru. Pendant que je m'apprêtais, des coups de canon à la mitrailleuse se furent plus soutenus que nous fûmes obligés de nous sauver à tout va laissant souliers et habits sur les bordures de la fontaine où nous avions coutume de les suspendre. Ayant regagné la maison pour la seconde fois, je me fus sermonné

par mon père qui visiblement éprouvait de la peur. Et du haut de son expérience de vie dans un milieu qui avait connu tant de guerres et de désastres, il désapprouvait mon attitude qui frôlait l'inconscience. Avec cette même inconscience insoupçonnée qui caractérisait mon adolescence, pendant que tout le monde s'était couché et avait éteint les lampes pour tromper la vigilance de l'ennemie inconnue, je pris le courage de me réveiller pour aller allumer la télé et suivre la finale de l'UEFA Champions league. Après le match, je regagnai mon lit satisfait d'avoir assisté à une grande rencontre sportive sans soupçonner que le lendemain serait un jour inoubliable et au cours duquel j'allais voir des gens fusillés et la mort défilier devant mes yeux.

J'avais 15 ans et à cet âge, l'on prend rarement conscience des réels dangers que l'on court. Dans la matinée, les rebelles conduits par le Colonel Jules MUTEBUTSI alors commandant adjoint de la dixième région militaire, avaient renversé l'ordre établi poussant le général MBUZA MABE (commandant de la dixième région militaire) et ses troupes loin de la ville. L'angoisse se lisait sur les visages de tous les adultes. Ils craignaient des exactions et des massacres parce qu'ils connaissaient le mode opératoire de ces rebelles qui, par le passé, avaient brillé par leur cruauté.

Par instinct de survie, nos parents et nos aînés du quartier prirent la résolution de se rassembler dans trois maisons communes qui étaient à deux pas de la nôtre. Ils s'occupaient autant qu'ils le pouvaient par des discussions et l'encouragement mutuel. Ils eurent le malheur de recevoir la visite de trois soldats rebelles qui, le voyant regrouper, crurent se trouver en face des miliciens pris dans leur dernier retranchement. Après plusieurs coups de balle tirée au sol et dans le plafond sans résistance et ayant vu le désarroi qui se lisait sur les visages d'infortunés pris dans leur propre piège, ils exigèrent que le maître de lieu se pointe en promettant de le tuer pour que les autres ne commettent plus jamais cette bêtise. Sur demande soutenue et insistante d'autres otages, ils se contentèrent d'une rançon de 200 \$ américains et quelques téléphones et télécommandes pris par-ci par-là.

Mes deux voisins de même âge et moi, nous jouions au Nintendo pendant ce temps-là. Nous n'avions pas pu supporter les bruits des quatre balles qui avaient été tirées entre les jambes de Monsieur CHIBEMBE.

Pris de peur et de désarroi, nous avons levé l'option de courir dans le sens du sauve-qui-peut pendant que nos parents se faisaient fouetter et rançonner maison par maison dans tout le quartier. À plus d'un kilomètre de la scène de crime et en pleine guerre, je m'étais retrouvé dans une minoterie à l'Institut technique Fundi Maendeleo (ITFM). Mon jeune voisin se retrouva au marché de Cimpunda où la population prise de peur avait décidé de se rassembler et ma voisine était plus loin au terrain de Funu où il y avait également un rassemblement de la population et où l'instinct de survie l'avait poussé à se diriger. Alors que les rebelles se trouvaient encore à 50 m de là, je pris la décision de quitter cette installation. Une fois les pieds à l'extérieur, les maîtres de lieux mirent les verrous sur leurs

portes comme pour me rappeler que je n'étais pas le bienvenu en ce lieu pendant ces temps d'incertitude.

Ayant pris peur et entendant des bruits d'émoi de plus en plus proches du lieu où je me trouvais, en athlète naturel, je me mis à courir. Alors que je n'avais pas franchi les 150 m longeant la rue dans laquelle je me trouvais en ce moment-là, je sentis plusieurs balles passer au-dessus, devant et derrière moi. Par un miracle, dont seule la providence détient le secret, je me retrouvais couché au bout de cette piste rectiligne entendant derrière moi des pleurs et des cris insupportables. Pendant ce temps, un élève de sixième année des humanités venait de recevoir en pleine tête une balle qui, je ne m'en doute pas, avec moins de fortune aurait échoué dans mon corps. Tétanisé

et marqué par l'évènement affreux que je venais de vivre, ivre d'autant d'infortunes en si peu de temps et ayant perdu toute peur et humanité, je me dirigeais la mythique place de l'ancienne coopérative de Kadutu comme un zombie dans l'espoir de trouver un attroupement des gens.

Me faulant entre les pillards et les morts qui se faisaient transporter par brancard vers la morgue, je parvins sans mal à atteindre ce lieu. Ayant trouvé un rassemblement de plus de 300 personnes venues des quartiers environnants (Kasali, Nyamugo et Nyakaliba), j'eus pendant un bout de temps l'illusion d'être arrivé dans un îlot de paix. Les gens faisaient des sensibilisations par mégaphone disant que l'ennemie était proche et qu'il ne pouvait rien contre nous si nous étions rassemblés. Quelle

stupidité! Pendant que les champs et les discussions se faisaient entendre, des bruits de moteurs des véhicules transportant les rebelles et des tirs nourris rendirent courts notre enthousiasme et nos espoirs. Ayant vu tout le monde fuir et les maisons se fermer, nous nous retrouvâmes une vingtaine des personnes livrées à la mort et abandonnées à leur triste sort comme des lépreux. Pendant que nous ne pouvions fuir, la première colonne des soldats armés jusqu'aux dents descendait de leur 4X4. Un aîné, sorti de nulle part et ayant apparemment compris que notre destin en dépendait, prit l'initiative de sortir des rangs et se dirigea vers les mutins en leur implorant de nous laisser la vie sauve et de nous permettre de rentrer vivre tranquillement dans nos maisons. Ayant apparemment été surpris par le courage et la tranquillité de cette foule mortifiée, le commandant somma ses troupes de regagner leurs pick-up après avoir passé un coup de téléphone magique. Les bruits des mortiers cessèrent et un calme de cimetière envahit le milieu. Lorsqu'ils quittèrent le lieu, des gens revirent peu à peu et cet attroupement de faux courageux se reconstituait naturellement. De faux braves se congratulaient et se faisaient des faux espoirs, mais ne pouvant plus être dupés, car s'étant trouvés en face des canons.

Pendant que nous nous préparions à passer une nouvelle nuit d'incertitude, nous apprîmes que les colonnes des mutins quittaient la ville en direction de la pleine de la Ruzizi et de Kalehe. Ayant dormi d'un œil ouvert, je fis choquer par la mise en scène du lendemain matin où le Général MBUZA MABE fut accueilli en héros dans la ville ; les gens prétextant qu'il a gagné la guerre sans effusion de sang en ayant opté pour le retranchement livrant ainsi la population aux mutins. Alors que tout le monde fêtait, je réalisais à peine à quel point le peuple peut être naïf, à quel point l'histoire peut être falsifiée, à quel point l'on peut se retrouver victime expiatoire d'un conflit dans lequel l'on n'est nullement concerné, à quel point en matière de guerre la vérité est celle que décide de raconter le gagnant, à quel point il vaut mieux ne jamais être l'otage d'une guerre que l'on a perdue et dans laquelle ses semblables ont commis tant d'affres et d'exactions.

La ville de Bukavu entre les mains des rebelles, du traumatisme subi au retour de la paix

PAR OMARI ABEDI OMER

A la suite du conflit militaire ayant opposé plusieurs pays africains et une trentaine de groupes armés, la RDC entreprit la réforme de ses forces de sécurité. Il s'en était suivi le partage du pouvoir avec les factions rebelles et l'intégration des divers éléments rebelles dans l'armée nationale. Cela conduisit à l'organisation d'une nouvelle armée nationale « Les Forces armées de la République Démocratique du Congo », FARDC en sigle. La cohabitation entre anciens chefs rebelles, combattants rebelles et les forces loyalistes ne furent pas une mince affaire. Des anciennes forces opposées, regroupées ensemble au nom de la paix, n'excluaient pas

l'idée des objectifs divergents au sein de cet ensemble, des motivations qui, au départ, avaient conduit à la création de chacun de ces anciens groupes rebelles. Le RCD-GOMA était l'un des groupes armés, lequel avait rejoint Laurent NKUNDA en 1998. Cet officier Tutsi Congolais sera, comme beaucoup d'autres, intégrés dans les Forces armées de la République Démocratique du Congo avec le grade de Colonel, plus tard promu Général en 2004, et rapidement, il repartira en rébellion avec des troupes du RCD-Goma dans les forêts de MASISI en Province du Nord-Kivu.

À l'époque, j'habitais avec mon beau-frère qui était Colonel au

sein des Forces armées de la République Démocratique du Congo et Comandants de la ville de Bukavu, dans la province du Sud-Kivu à l'Est de la République Démocratique du Congo. En 2004, les forces rebelles de Laurent NKUNDA déclarèrent les hostilités contre l'armée régulière congolaise au Sud Kivu. Les hostilités prirent une autre ampleur et certains militaires de l'armée régulière décidèrent de se joindre aux forces rebelles. En mai 2004, les forces de Laurent NKUNDA avaient occupé la ville de Bukavu, après que la fuite de l'armée régulière en direction des différents territoires autour de la ville de Bukavu.

À la prise de la ville, les militaires loyalistes devenaient la cible primordiale des occupants rebelles. Mon beau-frère commandant de la ville de Bukavu ne faisait pas l'exception. Il quitta la ville et prit la direction du territoire de Walungu. J'étais alors dans l'obligation de rester seul chez mon beau-frère pour garder sa maison et prendre soin de tout ce qui y était resté. Et c'est là que mon expérience traumatisante et douloureuse débuta.

Les militaires loyalistes qui avaient rejoint les forces négatives étaient utilisés pour conduire les nouveaux occupants vers les domiciles des responsables de l'armée en

fuite. Le but était de piller les biens abandonnés par les militaires de l'armée loyalistes. Ainsi, le domicile de mon beau-frère était parmi les cibles, et fort malheureusement j'étais le seul occupant de la maison à ce moment où tout le monde avait pris une autre direction. Ces anciens militaires loyalistes connaissaient bien le domicile de mon beau-frère. Ils avaient donc donné tous les renseignements nécessaires à leurs désormais "supérieurs" tant que ces derniers voulaient une précision sur tel ou tel autre commandant de l'armée régulière, son domicile et ses biens. Notre domicile était ainsi visité presque chaque jour. Ce fut une période très traumatisante pour moi. À chaque visite, je devais répondre à beaucoup de questions alors que je n'avais pas de réponse précise. Ils ne croyaient guère. Mais, comment pourrai-je leur faire comprendre que je disais la vérité ? J'avais été menacé, torturé et traumatisé au point qu'ils m'avaient promis la mort le lendemain. Parmi les biens convoités et pour lesquels ils voulaient des informations précises, il y avait la voiture de mon beau-frère, dont je ne possédais pas la clé. Ce dernier l'avait emportée avec lui en partant, mais les rebelles ne me crurent pas. Ils considéraient mes propos comme des mensonges dans le but de protéger mon beau-

frère et ses biens. Cela m'avait valu des menaces et des intimidations de toute sorte. Je devais donc vivre avec tout cela dans une ville occupée par des forces irrégulières, seul dans la maison, avec la promesse d'être tué le jour suivant.

Sous ce climat très tendu, j'avais passé des nuits et des jours sombres. Au bout d'une semaine, la communauté internationale donna l'ordre aux rebelles de libérer et de quitter la ville de Bukavu. Un ordre qu'ils observèrent et par la suite, la ville fut libérée et tous ceux qui étaient sous l'emprise de la peur et de l'angoisse eurent un soulagement total. Très particulièrement, nous qui étions déjà en train de compter au bout des doigts les dernières heures qui nous restaient à vivre sur cette terre.

Après donc les négociations avec les Nations unies comme je l'ai dit précédemment, les forces du Général Laurent NKUNDA quittèrent Bukavu et se replièrent au Nord-Kivu dans les forêts du Masisi. Une partie ira vers le Rwanda sous les ordres de Jules MUTEBUSI et une autre restera dans les forêts de l'Est de la République Démocratique du Congo. En 2005, le même Général appellera à la dissolution du gouvernement de transition qu'il accusait de corruption.

L'occupation de la ville de Bukavu par des militaires rebelles pendant une semaine aura été une dure période pour plusieurs familles.

Sur le chemin de non-retour

Cinq bonnes années déjà venaient de s'écouler depuis mon installation à Bukavu en provenance d'Uvira. Mon travail n'était pas le plus rentable du monde, mais la promotion que je venais de recevoir couvrait parfaitement mes besoins et ceux de ma famille tout entière. Tout se passait normalement, j'allais au travail le matin et je revenais le soir comme le font la majorité des parents.

Un matin du 4 juillet 2003, je reçois un appel d'un de mes chefs de service qui me demanda si j'étais partant pour une descente sur terrain dans le territoire d'Uvira. En effet, selon lui, j'avais été choisi par le directeur parce que j'étais ressortissant d'Uvira et, par conséquent, je devais mieux guider les autres employés une fois sur place.

Pendant que je résidais encore à Uvira, c'était dans mes obligations de réaliser toutes les descentes pour Bukavu et par conséquent, je passais moins de temps en compagnie de mes enfants et de ma femme. J'ai donc lutté fort pour obtenir cette mutation dans le simple but de ne plus faire des escales entre Bukavu et Uvira et profiter des moments en famille au maximum. Je n'avais donc nullement l'intention de quitter encore une fois ma famille. J'avais déjà assez travaillé pour l'émergence de cette entreprise pendant que je résidais encore à Uvira, mais la somme qui me fut proposée ce matin-là pour la réalisation de cette descente ne devait que changer mes convictions parce qu'elle était quatre fois mon salaire mensuel.

J'ai donc dit à mon chef de service que je lui ferai part de ma décision

une fois au boulot parce que je comptais en parler à ma femme avant de prendre ma résolution finale. Après cette causerie téléphonique, je me suis levé du lit. Ma femme était en ce moment-là à la cuisine en train d'apprêter mon petit déjeuner et celui de nos enfants qui devaient se rendre à l'école. J'ai pris ma douche et ce jour-là, je n'ai pas pu accompagner mes enfants à l'école parce que nous devrions avoir une causerie avec ma femme au sujet de cette descente pour Uvira qui pourrait changer notre vie. J'ai donc discuté longuement avec ma femme en lui montrant les avantages que cette opportunité pourra apporter à notre confort social. Elle fut convaincue et me donna son aval. Je mis alors ma veste, prit mon cartable et après avoir posé une bise sur sa joue, j'empruntai la route pour mon travail.

Nous n'étions pas vraiment nombreux à posséder une voiture de transport à l'époque. J'étais donc parmi les rares citoyens à en avoir. En fait, à vrai dire, elle n'était même pas mienne. Elle appartenait à l'organisation pour laquelle je travaillais. Arrivé devant le grand portail du géant bâtiment, la sentinelle prit soin de m'ouvrir la porte et moi, je mis dans le creux sa main quelques billets en guise de remerciement. La voiture franchit la grille peinte d'une couleur ar-

gentée et juste au moment où je la parquai en diagonale de la porte du bureau de mon chef de service, je vis ce dernier qui m'attendait déjà. Il me demanda d'aller directement dans son bureau sans passer par le mien. Je franchis la porte en bois de son magnifique bureau et sans plus tarder, il m'invita à m'asseoir. Il y avait beaucoup des valises dans son bureau et je pus y reconnaître aisément celle de notre directeur qui portait une étiquette où était inscrit son nom. Mon chef de service me demanda si j'avais finalement pris une décision parce que le départ était prévu ce même jour à 11 h 30. Chose qui m'étonna.

Je n'avais pas été informé d'un départ aussi précipité. Il était 9 h passé déjà. Mon chef de service m'informa que j'étais exempté du travail de ce jour-là en vue de préparer mon voyage qui devait avoir lieu dans environ une heure et trente minutes. Je ne savais pas quoi faire, mais j'étais quand même d'accord parce que j'avais déjà le soutien et l'approbation de ma femme. Ce soutien et cette approbation me furent accordés pour un départ, mais il ne s'agissait pas d'un départ au pied levé comme celui-ci. Je devais donc rentrer à la maison pour informer ma femme que le départ pour Uvira aurait lieu ce jour-là ou mieux dans une heure.

La vitesse était au maximum. Je roulais à pleine allure parce que le temps m'était compté. Vingt minutes avaient suffi pour que je me retrouve déjà dans l'enclos de ma maison. J'ouvris alors la porte qui donnait directement à la salle à manger de mon appartement et je vis ma femme qui était sur le point de sortir pour faire ses courses. Elle fut étonnée de me voir tout en sueur. C'est alors que je lui fis savoir que je devais partir pour Uvira d'ici quelques minutes. Elle fut totalement ébahie et sans mot. Elle me demanda si mon séjour à Uvira prendrait beaucoup de temps. Je n'avais pas de réponse à cette question parce que moi-même je ne le savais pas. Mon téléphone se mit à sonner. C'était mon chef de service. Après avoir décroché, il me dit que tous étaient déjà prêts pour ce voyage et que

le directeur n'arrêtait pas de demander où j'étais. Sans plus tarder, ma femme me prêta main-forte pour faire ma valise aussi rapidement que possible. Quinze minutes après, tout était déjà prêt. Je me mis à regarder froidement cette femme devant moi qui m'a toujours accompagné dans toutes mes réalisations. J'avais presque les larmes aux yeux. Je la pris dans mes bras tout en l'embrassant longuement. J'avais l'impression de m'engager sur un chemin du non-retour. J'ouvris la porte de la voiture et je posai ma valise sur la chaise arrière. Je roulais en direction de mon lieu de travail, mais cette fois lentement à cause de ces multiples idées qui me traversaient la tête. Je regardais cette ville et je pensais surtout à mes enfants qui vont sûrement se demander, le soir venu, où est leur père. Je me remémo-

rais la promesse que je leur avais faite : celle de ne plus jamais partir comme je le faisais quand on était encore à Uvira. « Je suis tout sauf un bon parent », me disais-je. Je ne pense qu'à mes propres intérêts, à l'argent et surtout au confort social. Je fais passer tout cela avant le bien-être de ma famille. Je ne cessais de me répéter tout cela en conduisant. Après un bout de temps, je me retrouve déjà devant le grand portail de l'immeuble abritant nos bureaux. Tous étaient déjà dehors en train de m'attendre. Le directeur demanda alors à la sentinelle de m'aider à mettre ma valise dans notre voiture de voyage et de garer celle avec laquelle j'étais venu dans l'enclos. Le directeur s'assit alors devant tout juste à côté du chauffeur quant à moi, je me mis derrière avec mon chef de service,

sa secrétaire ainsi que le chargé des finances au sein de l'organisation. Nous prîmes la route pour Uvira sous un climat à moitié chaud. Cent vingt-quatre kilomètres, voilà la distance qui nous séparait d'Uvira. Il nous fallait environ trois heures et trente minutes de voyage. Nous sommes passés par Kamanyola puis Murunga avant d'atteindre Luberizi. Tout était si calme et la fraîcheur du climat de Bukavu perdait de plus en plus son ampleur face à la chaleur d'Uvira.

Juste avant d'atteindre Sange, il se produisit quelque chose d'inhabituel. Un groupe d'hommes de grande taille nous arrêta, ils portaient des mouchoirs qui pendaient sur leurs visages. Notre directeur nous fit savoir que cela ne prendrait que peu de temps parce qu'il croyait, comme moi d'ailleurs, qu'il s'agissait d'une vérification des documents. C'était tout le contraire, tout sauf ça. Ils nous demandèrent de descendre de la voiture sous une tonalité imposante. Le chauffeur qui nous conduisait fut abattu sur-le-champ et perdit la vie. Ils commencèrent à se parler en une langue qui m'était vraiment inconnue. C'est alors que je compris que nous étions vraiment dans une situation compliquée. L'un d'entre eux demanda alors, en swahili, à mon chef de service de se mettre à genoux et après un temps, il nous demanda de faire de même. C'est alors que mon esprit s'ouvrit et s'appréhenda de ce qui se passait : nous étions dans une embuscade.

Curieusement, ils étaient tous sous la commande d'un homme de petite taille. Tous les ordres venaient de ce dernier. Si nous devions mourir ou survivre, tout dans ce cas dépendait de lui. Ce bout d'homme demanda alors à sa troupe de nous dépouiller de tout ce que nous avons à notre possession, y compris nos vêtements. Nous étions là à les regarder nous ôter nos habits en commençant par le directeur, moi puis mon chef de service, sa secrétaire et enfin le chargé des finances. Le chef de la bande demanda à mon directeur : « Monsieur dites-nous, avez-vous déjà commis un crime un jour dans votre vie ? ». Mon directeur bougea la tête en signe de désapprobation. Le chef de la bande reprit la parole et dit : « Tu vas devoir le faire aujourd'hui. C'est inadmissible à ton âge de vivre sans un délit de tuerie ».

Ces mots me mirent en un état de panique qui se solda par des frissons. Je n'arrivais pas à comprendre comment un humain pouvait avoir un tel discours. Je suis resté immobile face à ces mots hors du commun. La secrétaire de mon chef de service fut traînée par un des hommes de la bande. Elle fut placée à genou et son front à même le sol. Ces hommes avaient à leur disposition plusieurs armes blanches, mais aussi

certains fusils. Le chef de la bande s'approcha de mon directeur et lui tendit un fusil de marque AK47 et lorsque mon directeur voulut le prendre, ce dernier sourit et lui donna plutôt un couteau bien aiguisé. Il dit alors à mon directeur : « Tu vas devoir commettre ton premier crime aujourd'hui et il sera très spécial parce que ce sera la personne avec laquelle tu as partagé ton voyage jusqu'ici qui devra perdre sa vie sous ta main. ». Tous les subalternes se mirent à rire afin d'agrémenter le discours de leur chef de bande.

Mon directeur venait d'avoir en sa possession un couteau un peu rouillé, mais qui avait l'air bien tranchant. Il était totalement hors de lui, il tremblait et sa peau était pleine de sueur qui avait suffi pour tremper sa chemise. Une peur bleue pouvait se lire facilement sur son visage. Il était à deux doigts de commettre un crime qui le traumatiserait toute sa vie. Une voix en moi me disait que c'est plutôt lui qui allait mourir parce qu'il était un homme plein des principes et honnête. Lui demander de tuer, en plus un de ses agents de service, serait lui dire d'enfreindre la plus grande de ses règles. J'étais aussi convaincu que la victime serait la secrétaire de mon chef de service, mais j'avais oublié qu'une bande d'hommes de leur calibre ne pouvait pas se débarrasser si facile-

ment d'une femme. D'ailleurs, ils avaient trouvé de quoi assouvir leur soif sexuelle.

Mon chef de service, par un signe de la main, reçut l'appel du chef de la bande comme pour lui demander de s'avancer. C'était lui qui allait être la victime de ce spectacle que je ne peux nommer. Il était contraint de perdre la vie sous la main de l'homme à qui il a offert des loyaux services pendant plus de cinq ans. On lui demanda alors de se coucher au sol à plat ventre. Chose qu'il exécuta avec une habileté sûrement guidée par la peur de perdre la vie alors qu'il était sur le point de mourir.

Sous la commande du chef de la bande, mon directeur s'approcha de lui avec son fameux couteau à la main, un couteau qui avait déjà sûrement réalisé des exploits par le passé. Mon directeur tremblait, cela était visible. Il dit alors au chef de la bande qui nous avait arrêtés : « Monsieur, j'ai perdu beaucoup avant de forger ce que j'ai maintenant. Je vais sûrement mourir parce que je vais refuser de commettre ce délit. Faites ce que bon vous semble. ». Après avoir dit cela, il jeta l'arme blanche par terre. Le bout d'homme se mit à sourire. C'était un sourire mesquin qui faisait ressortir une certaine sensation de n'avoir pas été obéi. Il dit alors à ces hommes : « Tuez-les tous les deux pas à l'aide d'un fusil,

mais avec le couteau que ce monsieur qui se croit plein des convictions à jeter par terre.»

Je vis alors pour la première fois de ma vie un homme mourir tel un animal. Mon directeur ainsi que mon chef de service furent ligotés. L'un des hommes se chargea de mon directeur et un autre de mon chef de service. Placé joue contre terre et une botte en cuire sur son cou, mon directeur se mit déjà à suffoquer. L'homme qui se chargeait de lui souleva son cou et avec ce fameux couteau, il se mit à lui trancher la gorge. Le couteau qui avait l'air bien aiguisé ne l'était pas en fin de compte. En effet, il eut fallu plusieurs mouvements de va-et-vient du couteau sur le cou de mon directeur et le tout couronné par des coups répétés pour qu'enfin sa gorge soit mise à nue. Son sang gicla en aspergeant mon visage et une partie de ma chemise. Il bougeait ses jambes et secouait en vain ses mains ligotées, mais personne ne pouvait lui venir en aide. Personne malheureusement. Mon chef de service de l'autre côté était déjà mort et avait subi la même torture. Nous étions là à regarder ce spectacle inhumain en nous apprêtant à subir sûrement le même sort. Sous les ordres du chef de la bande, notre voiture fut brûlée sur place ainsi que les corps de mon directeur et celui de mon chef de service. Il nous obligea ensuite, le chargé de finance et moi à porter au dos et à la tête nos bagages de valeur. Tout en étant nus comme des bouteilles, nous empruntâmes un minuscule sentier avec une troupe d'hommes qui nous surveillait attentivement. La secrétaire de mon chef de service était restée derrière en compagnie du chef de la bande et de quelques hommes.



UWEZO AFRIKA INITIATIVE

est une association sans But lucratif (ASBL) de droit congolais qui milite pour un monde équitable où les femmes et les jeunes jouissent de tous leurs droits humains et où ils utilisent les technologies de l'information et de la communication dans les secteurs du développement.

LE CERDHO

est un centre de recherche spécialisé en droits de l'homme et en droit international humanitaire. Il fonctionne en tant qu'une unité de recherche au sein de la faculté de droit de l'Université Catholique de Bukavu.

Cette chronique est réalisée avec l'appui financier de la Coopération Suisse dans le cadre de Requiem pour la paix.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Pour participer au devoir de mémoire en tant que poète, conteur, nouvelliste ou écrivain, veuillez contacter:

TRÉSOR MAHESHE

maheshe.musole@ucbukavu.ac.cd

DOUCE NAMWEZI

uwezoafrikainitiative@gmail.com